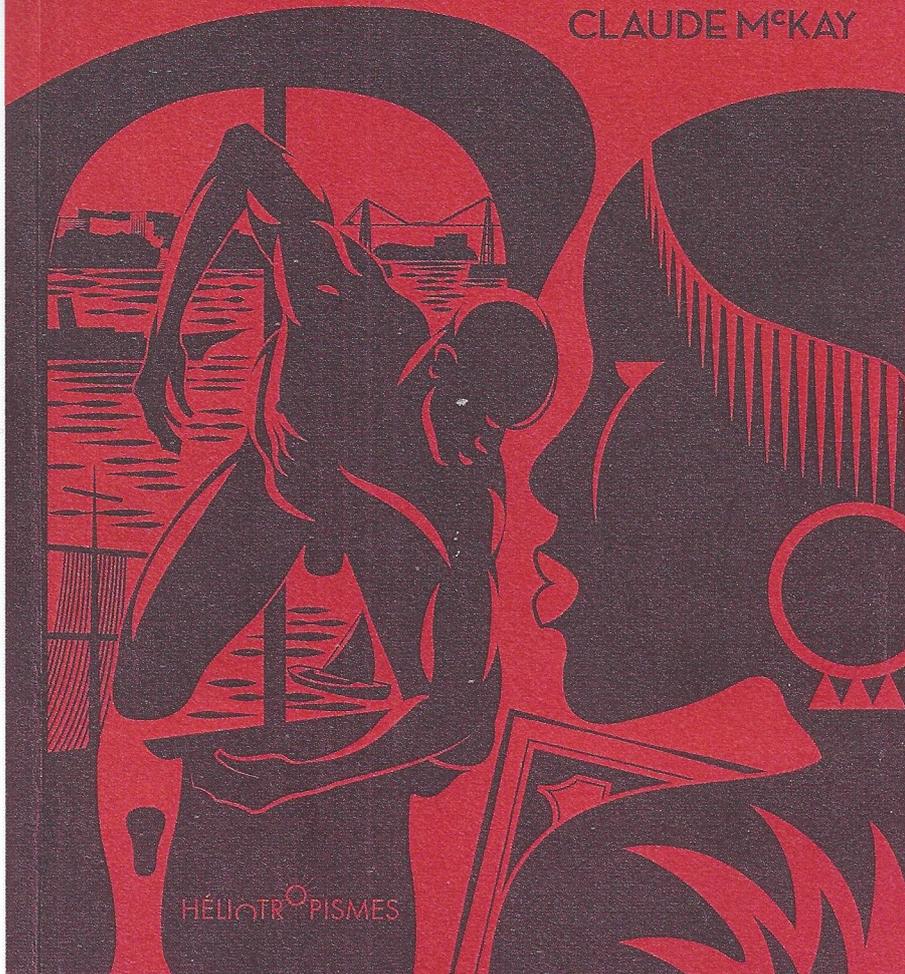


ROMANCE IN MARSEILLE

CLAUDE MCKAY



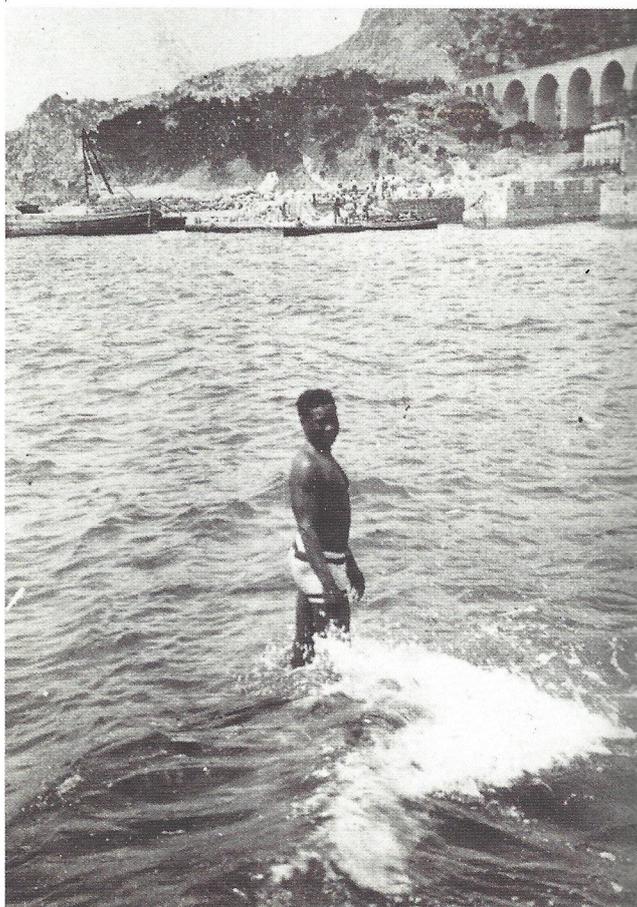
La couverture de l'édition française conçue par Carlos Lopez Chirivella, en hommage au peintre majeur de la *Harlem Renaissance*, Aaron Douglas.

ROMANCE IN MARSEILLE, *la fabuleuse découverte d'un inédit de Claude McKay*

Grâce à André Dimanche, on connaissait Banjo, la mythique « histoire sans intrigue » écrite entre le quai du Port et la Joliette par Claude McKay en 1928. On ignorait que l'écrivain afro-américain s'était à nouveau inspiré de l'atmosphère du « quartier réservé » dans un autre ouvrage, *Romance in Marseille*, jamais publié jusqu'à ce qu'un fervent admirateur, Armando Coxe, bientôt épaulé par un jeune éditeur courageux, Renaud Boukh, en retrouve la trace. Voici l'histoire de ce roman perdu et retrouvé.

Par Jeanne Baumberger,
journaliste

L'écrivain Claude McKay en 1928 à l'Estaque. © James Weldon Johnson Memorial Collection / Yale Collection of American Literature, Beinecke Rare Book and Manuscript Library / Yale University



« Largement ouverte, tel un immense éventail éblaboussé de couleurs éclatantes, Marseille s'étalait nue dans la gloire du soleil de midi comme une fièvre embrasant tous les sens, à la fois attirante et repoussante, pleine de la féerie incessante des bateaux et des hommes. (...) Port de tous les rêves et de tous les cauchemars des marins. Régala des vagabonds... »

Romance in Marseille, p. 47

Mais par quel bout prendre une histoire pleine de rebondissements, qui court sur quatre-vingt-dix ans, couvre trois continents et implique des personnages tous plus étonnants les uns que les autres ? Risquons-nous à la faire démarrer en 1999, cours Jean Ballard, dans le mythique grenier qui a jadis abrité les *Cahiers du Sud*, et qui est alors la maison d'édition d'André Dimanche.

120

Dans le « petit Harlem » marseillais

Cette année-là donc, cet audacieux éditeur exhume, dans une nouvelle traduction, un livre paru en France en 1931 - deux ans après sa publication aux USA - et totalement oublié depuis : *Banjo*. Son auteur ? L'écrivain afro-américain d'origine jamaïcaine Claude McKay. Une figure majeure de la *Harlem Renaissance*^[1]. Et un impénitent voyageur qui a jeté l'ancre à Marseille pendant plusieurs mois, entre 1926 et 1928.

Sa toile de fond ? La Fosse, autrement dit le « quartier réservé », situé entre le Vieux-Port et le Panier^[2], avec ses sordides chambres de passe directement ouvertes sur la rue, ses pauvres « filles à litrons^[3] », et ses souteneurs au surin facile.

Ses héros ? Des navigateurs originaires de tout le monde noir - Afrique de l'Ouest, Antilles, Etats-Unis - « à la ramasse » dans la cité phocéenne, mi-« *marins perdus* », mi-« *clochards célestes* », toujours entre deux vins et trois misères, passant de bouis-bouis en petits boulots, vadrouillant de la rue Bouterie à la Maison des Gens de mer, au gré des circonstances et de l'humeur...

Là est l'apport de McKay ! Certes, à la même époque, il ne manque pas d'auteurs, tels Mac Orlan, Carco, Suarès et Cendrars, pour célébrer, ou vitupérer, le « quartier réservé », mais McKay, de par ce qu'il est - un Noir américain profondément marqué par la discrimination raciale - apporte un autre regard : il se fait le chroniqueur d'un petit Harlem marseillais dont le cœur battant est alors la place Victor Gelu ; un monde ignoré, dans tous les sens du terme, et qui, sans lui, serait sans doute passé à tout jamais sous les radars de la Mémoire et de l'Histoire.^[4]

[1] Puissant mouvement culturel né dans l'Entre-deux-guerres et regroupant des artistes afro-américains se revendiquant comme tels, qu'ils soient écrivains (Langston Hughes, W.E.B. Du Bois), peintres (Aaron Douglas) ou musiciens (Duke Ellington, Count Basie, Fats Waller, Billie Holiday, Ethel Waters, etc.). De par ses prises de position et ses longs séjours en Europe et en Afrique du Nord, McKay y tient une place reconnue, mais particulière. [2] Réservé à la prostitution par arrêté préfectoral depuis 1863, ce quartier disparaît en 1943 lorsque, « par mesure de salubrité », l'armée allemande dynamite les immeubles entre la mairie et le quai de la Tourette. [3] Ainsi appelées parce qu'elles acceptaient souvent un litre de mauvais vin en paiement d'une passe. [4] Pourtant, dès les années 1910, les compagnies de navigation ou de manutention portuaire font régulièrement état d'une main-d'œuvre noire bon marché, affectée aux tâches les plus ingrates (travail de soute sur les navires, déchargement du coprah ou du charbon sur les quais, etc.). Dans le même temps, la presse marseillaise bruisse des règlements de compte entre Corses et « Sénégalais », terme désignant alors indistinctement tous les Africains, pour le contrôle du marché de la prostitution. Mais ce Marseille *black* demeure « invisible » jusqu'à ce que McKay ressorte des oubliettes et que, parallèlement, des chercheurs s'y intéressent. Outre les travaux pionniers d'Emile Témime qui, avec son équipe, dresse l'inventaire de cette diaspora noire, on peut citer l'article de Brigitte Bertonecello et Sylvie Bredeloup, *Le Marseille des marins africains* (in *Revue européenne des migrations internationales*, 1999) et celui de Sylvain Pattieu, *Souteneurs noirs à Marseille, 1918-1929* (Editions de l'EHESS, 2009).

L'entrée en scène d'Armando Coxe

Parmi les lecteurs que la découverte de *Banjo* laisse sous le choc, il est un homme, Armando Coxe, qui va jouer un rôle décisif dans la suite de l'histoire.

Né en Angola, élevé au Brésil, ce fils de pasteur atterrit d'abord à Montpellier pour faire des études de théologie et d'anthropologie. Mais, c'est Marseille qui le séduit et qui le capte. Il s'y installe, écrit régulièrement dans des revues sur l'histoire de la diaspora noire, enseigne à l'Université d'Aix-Marseille. Ce fin connaisseur des musiques du monde anime par ailleurs une émission sur Radio Grenouille, *Cocotte minute*, qui, au fil des ans, deviendra, pour les amateurs, une véritable référence.

Armando Coxe se passionne tellement pour McKay qu'en 2008 il organise un colloque dédié à l'écrivain, doublé d'une exposition et d'une création musicale. Le tout à Marseille, bien entendu. En 2015, il en réunira un second et, à cette occasion, convaincra la Municipalité de donner le nom de Passage Claude McKay à un bout de rue ouvrant sur ce qui avait été jadis le « quartier réservé ». Mais n'anticipons pas !

« La » découverte !

En 2008 donc, en vue du colloque, il se rend à Harlem et explore le fonds McKay du Schomburg Center for Research in Black Culture. Son attention est brusquement attirée par un microfilm sur lequel est enregistré... un tapuscrit... intitulé *Romance in Marseilles*^[5] ! Il n'en croit pas ses yeux !

Ce titre, il le connaît : dans la postface de *Banjo*, Michel Fabre, grand spécialiste de la littérature afro-américaine, le cite, au détour d'une phrase, comme étant l'intitulé initial du roman. Or, même s'il ne peut parcourir le microfilm que brièvement, même s'il n'est pas autorisé à en avoir une copie, même si l'action semble bien se dérouler dans le « quartier réservé », Armando Coxe comprend tout de suite qu'il ne s'agit pas d'une première version de *Banjo* !

Les informations qu'il cherche alors auprès des spécialistes de McKay ne l'éclairent qu'à moitié. Certes, dans une biographie qui fait autorité, l'universitaire Wayne Cooper mentionne bien un roman portant ce titre et resté inédit. Il ajoute même qu'il a été rédigé par l'écrivain en 1933, lors de son séjour à Tanger. Mais a-t-il eu le tapuscrit en main ? Mystère ! D'ailleurs, d'autres chercheurs affirment que *Romance in Marseilles* n'existe plus : McKay l'aurait détruit après avoir essuyé un refus catégorique de la part de son éditeur.



A l'origine de cette grande aventure littéraire : Armando Coxe, qui a retrouvé le tapuscrit de *Romance in Marseilles*, et Renaud Boukh qui l'a édité en France. © Maria del Rosario Valencia/ Hélotropismes

[5] *Marseilles* est la graphie américaine de l'époque. C'est finalement la graphie contemporaine, sans le « s » donc, qui sera retenue lors de la publication du roman, aux États-Unis comme en France.

La place Victor Gelu, point de ralliement de la diaspora noire dans l'Entre-deux-guerres.

© Paul Almasy/akg-images/ Musée National de l'Histoire et des Cultures de l'Immigration



Le tapuscrit de Londres

A ce stade, l'histoire, déjà passablement embrouillée, devient carrément échevelée ! Car voilà maintenant qu'un spécialiste britannique des littératures des Antilles anglophones, Richard Bradbury, annonce sur son site internet la publication imminente de *Romance in Marseilles* aux Presses Universitaires d'Exeter (ce qui, à ce jour, ne s'est toujours pas concrétisé !) Un petit saut à Londres s'impose donc...

L'entrevue est aussi mémorable que décisive ! Car devant un Armando Coxe ébahi, l'éminent professeur exhibe bel et bien un tapuscrit de *Romance in Marseilles*, ainsi que des courriers de refus de la part de divers éditeurs !

Mais où diable Bradbury a-t-il trouvé ces documents ? Au milieu d'une montagne de livres et d'archives qu'un certain Carl Cowl - « *vieux trotskyste irascible* » qui fut l'ami, l'agent littéraire et l'exécuteur testamentaire de McKay - lui avait demandé de répertorier... Quelques jours avant de décéder d'une crise cardiaque !

Le puzzle commence alors à se reconstituer : après *Banjo*, McKay a bien écrit, à Tanger, un second roman avec Marseille, son quartier réservé et sa diaspora noire comme toile de fond. Puis, suite au désintérêt des éditeurs de l'époque, l'ouvrage a été remisé, puis oublié. Mais il

en existe au moins deux exemplaires - identiques ? - l'un au Schomburg Center de Harlem, l'autre chez Bradbury à Londres...

Armando Coxe n'a plus qu'une idée en tête : publier *Romance in Marseilles*... à Marseille ! Son enthousiasme, sa passion vont convaincre Bradbury de lui confier une copie de « son » tapuscrit. La marche jusqu'aux rayons des librairies sera toutefois très, très longue.

Un jeune éditeur du nom de Renaud Boukh

Il faut d'abord trouver un éditeur prêt à se lancer dans cette extravagante aventure. C'est d'autant plus compliqué qu'Armando Coxe, comme on l'a dit, tient absolument à ce que le livre soit publié dans la ville qui l'a inspiré.

Or les éditeurs locaux qu'il contacte craignent une entourloupe, texte apocryphe ou plagiat, et ne donnent pas suite. On est déjà en 2017 lorsqu'il rencontre Renaud Boukh, qui vient de créer, rue du Musée, une toute petite maison d'édition dédiée à la littérature des marges : Héliotropismes. Lui va y croire ! Et ainsi, persévérants et obstinés, les deux hommes se lanceront à corps perdus dans la concrétisation du projet avec, faut-il le préciser, très peu de moyens.

Le premier obstacle à franchir est littéraire : la traduction. Dans ses dialogues, McKay restitue non seulement le parler populaire et argotique de ses personnages, mais il en reproduit, par la graphie, les différents accents. Il faut donc trouver un équivalent qui puisse en rendre compte, tout en évitant le recours au « *petit nègre* », défaut rédhibitoire de la traduction initiale de *Banjo* (Heureusement disparu dans l'édition de 1999). Ce périlleux exercice va se faire en deux temps.

C'est d'abord Françoise Bordarier, la nièce de Michel Fabre, qui traduit l'ensemble du roman. Coup de chance : une rencontre fortuite lui donne de précieuses clés pour appréhender les tournures typiquement jamaïcaines du texte. Geneviève Knibiehler, qui a traduit beaucoup de récits africains, reprend ensuite ce travail et réussit à restituer cette sorte d'étrangeté que possède la langue de McKay... La version française est fin prête.

Dans le domaine public

L'autre difficulté, encore plus épineuse, est d'ordre juridique. Qui détient réellement les droits de cet ouvrage oublié ? Le Schomburg Center ? Richard Bradbury (via Carl Cowl) ? L'Université de Yale à qui la fille de McKay a jadis vendu ses archives ? L'imbroglia va finalement se résoudre... de lui-même ! En janvier 2019, soixante-dix ans après la mort de McKay, toute son œuvre tombe dans le domaine public, en vertu de la loi française sur le droit d'auteur. Il n'y a plus d'obstacle à la parution de *Romance in Marseille* aux Editions Héliotropismes !

Les deux compères peaufinent l'édition du livre dans les moindres détails : à la qualité du papier et l'élégance du format s'ajoute une superbe conception graphique due à Carlos Lopez Chirivella, un jeune artiste vénézuélien installé à Marseille, qui, pour la circonstance, s'inspire de la couverture qu'Aaron Douglas, une des grandes figures de la *Harlem Renaissance*, avait dessinée pour *Banjo*, en 1928.

Pendant un temps, Armando Coxe et Renaud Boukh espèrent même sortir le livre, dans sa traduction française, avant l'édition américaine en préparation chez Penguin Books. La covid en décidera autrement : -« *Nous avons dû retarder la sortie de quelques mois. L'éditeur américain, lui, n'a pas eu ce problème. Mais dans un sens, tant mieux, disent-ils aujourd'hui. Les derniers sceptiques ont pu ainsi vérifier que nos sources étaient solides. Et que le texte que nous avons fait traduire est absolument identique à celui qui a été publié aux USA.* »

Paru en France au printemps 2021, *Romance in Marseille* accumule depuis les recensions dithyrambiques et en est déjà à sa troisième réimpression. Une traduction italienne vient de voir le jour sous le titre *Romantica Marsiglia*. Le cinéma s'y intéresse, paraît-il, de très près. Quant à Armando Coxe et Renaud Boukh, il semble bien qu'ils n'en aient pas tout à fait fini avec McKay. Mais chut, dans cette histoire, on a vu qu'il est des rêves qu'il faut savoir poursuivre longtemps...

Romance in Marseille, de Claude McKay,
Editions Héliotropismes, 148 p., 21 €.

A PARTIR D'UNE HISTOIRE VRAIE...

Ultime rebondissement de cette saga : peu avant la publication de *Romance in Marseille*, on découvre soudain que l'intrigue repose sur un fait divers auquel McKay a été mêlé !

En 1926, installé à Marseille depuis quelques temps déjà, l'écrivain apprend - peut-être par son ami, le militant syndicaliste Lamine Senghor - qu'un docker nigérian du nom de Nelson Dede a maille à partir avec la compagnie Cyprien Fabre.

L'homme a embarqué clandestinement pour New York sur un de ses navires ; découvert pendant la traversée, il a été enfermé dans la salle de refroidissement des moteurs. A l'arrivée à Ellis Island, on l'a retrouvé grelottant et les pieds gelés.

Après avoir été amputé, il est renvoyé à Marseille, où la compagnie Fabre le dédommage pour l'accident... mais le poursuit pour embarquement clandestin. « *Pieds coupés* » se retrouve ainsi en prison !

McKay, indigné, décide alors d'écrire à la compagnie. Mentionnant au passage sa citoyenneté américaine, ses premiers succès littéraires et l'affaire Nelson Dede, il dit préparer un roman qui aura pour cadre le port de Marseille. Et laisse entendre, à demi-mots, qu'il serait dommage que l'armement Fabre y apparaisse sous un mauvais jour... Résultat : l'infortuné « *Pieds coupés* » sera remis peu après en liberté et rapatrié, comme il le souhaitait, dans son pays.

Voilà donc le point de départ, authentique, de *Romance in Marseille*. L'imagination de McKay a fait le reste !